

Mai 97

Ai rêvé de nouveau des femmes en noir. La première fois que j'ai fait ce rêve, tous mes proches étaient encore vivants. Mami est morte en 84 à l'hôpital, à la suite de l'accident. Elle est morte seule, parce que nous étions persuadés qu'il était tout simplement impossible qu'elle ne soit plus parmi nous.

J'ai repris mon ordinateur portable pour parler de ça, encore une fois. Il m'a fallu relancer le système : le curseur était comme fou, impossible à déplacer de façon normale.

Juin 97

L'année tire à sa fin. L'université de Strasbourg organise un stage de parapente. Pour y participer, il faudrait m'absenter deux jours de mon poste mais en réalité, il n'y a plus grand-chose à faire. C'est plutôt à la rentrée qu'il me faudrait faire des jours supplémentaires. Donc ceci doit pouvoir être négocié.

Je suis allé mercredi à la reprographie pour un questionnaire anonyme sur le CDI. Il s'agit d'un document vierge avec trois questions ouvertes où les enfants donnent leur classe et peuvent dire ce qu'ils pensent du CDI et ce qu'ils en attendent. J'ai pris connaissance des réponses le jeudi en prenant mon poste en début d'après-midi. En réalité un bon tiers des réponses ne parlent que de moi, essentiellement pour demander mon départ de l'établissement. J'ai regardé ces fiches horribles mais en même temps complètement abasourdi puisque rien ne laissait prévoir de telles réponses. La fréquentation du CDI était régulière sans problème particulier, sans acte d'hostilité. J'ai passé la fin de l'après-midi à essayer de comprendre. Il y a un gros tas de fiches remplies par des 5^e, qui reprennent toutes la même rengaine « Videz Vidal ». Il y a ensuite des fiches de terminales et une ou deux collégiennes se plaignant de mon comportement inacceptable à l'égard des filles : « je demande la révocation de l'Education Nationale de Monsieur Vidal ». Il y a quelques petites sixièmes qui me reprochent de passer mon temps à dormir dans la salle du fond. Je tombe enfin sur une fiche encore plus incompréhensible qui me cite personnellement sans faire de reproche particulier. Il en ressort quand même que la collégienne et moi avons en commun un événement lourd de signification. Je me souviens avoir pensé : « alors ça, c'est le comble ». Que faire ? Il ne faut pas croire que cela soit sans danger pour moi. Il me suffit de tomber sur une folle et ça y est : je suis dans la merde jusqu'au cou. Par ailleurs cette fiche est trop bizarre. Je n'ai pas pris le droit de la jeter.

Cela allait avoir des conséquences lourdes.

J'ai laissé toutes les feuilles rangées en tas selon leur contenu sur mon bureau. Sous l'effet du choc, j'ai commencé à chercher à quel moment j'avais commis mon viol ou mes viols et avec qui. Le fait de ne rien trouver de précis ne m'a pas vraiment rassuré. Il ne peut y avoir d'accusation sans qu'il y ait crime ou au moins comportement déviant de ma part. Après tout est-ce que l'on sait clairement ce qu'on éprouve ? A quel moment s'arrête le sentiment pervers et à quel moment commence le sentiment normal ? N'est-il pas logique que j'ai abusé sans le savoir ? Après tout c'est bien le moteur même de la déviance : ne pas se rendre compte quand on quitte le fonctionnement psychique normal pour entrer dans autre chose. Essayé de discuter avec un responsable du syndicat. On m'a mis en relation avec le collègue « chargé des cas lourds ». « Ne prends surtout pas cela à la légère » m'a-t-il conseillé.

Week-end

J'ai parlé à Y. de ce qui m'arrivait. Elle essaie de comprendre ce que cela veut dire. Du coup, nous avons remisé nos disputes au placard. Il me paraît clair que je peux dire adieu à mon poste au lycée Charles-de-Gaule de Baden-Baden. Quant à l'Education nationale on ne peut pas imaginer que tout cela soit sans conséquence. Je me vois bien viré et chômeur à courte échéance.

Lundi

Avant de partir au travail, ce matin, j'ai repris mon ordinateur portable. Il présentait ces mêmes symptômes bizarres qu'il a depuis la visite de la DPSD : curseur comme fou qui rend impossible l'utilisation de la machine.

Au lycée j'ai retrouvé le tas de fiches mélangées et dégrafées. Apparemment, vendredi, presque plus aucun élève n'a repris le stylo. A moins, ce qui est plus vraisemblable, que les CES qui assurent la permanence du vendredi n'aient enlevé les formulaires. Le proviseur a peut-être bien donné des instructions en ce sens mais sans m'en parler.

Je l'ai eu au bout du fil tôt ce matin. J'ai abordé le sujet du stage de parapente mais il m'a coupé d'un ton très sec assez éloigné de son onction habituelle. Il m'a promis qu'il allait passer un peu plus tard dans la matinée.

J'ai repris le tas de fiches avec un mélange de tristesse, de culpabilité, de dégoût des autres et de moi-même. Je relis en particulier la fiche la plus étrange. J'essaie de comprendre.

A midi, à table, j'ai parlé de ce qui m'arrivait à quelques collègues, notamment à Desco. A n'en pas douter, ils doivent commencer à se dire que cela fait beaucoup de casseroles pour un seul homme. Sans compter ces histoires de sexe qui me mettent prodigieusement mal à l'aise.

Lundi 13h

La fiche étrange a disparu de mon bureau pourtant fermé à clef. Qui se déplace comme ça dans l'établissement ? Qui a intérêt à faire disparaître ce document à part le coupable ? Un criminel rôde dans le lycée. Il faut que je voie le proviseur au plus vite.

Lundi 17h

Le proviseur Cano a fini par réagir : « Monsieur Vidal, si cette fiche a disparu, vous allez m'écrire une lettre pour m'en informer ».

Je suis retourné au bureau : d'autres fiches ont encore disparu. C'est incroyable. Je regroupe tout ce qui reste pour l'apporter chez moi et le mettre à l'abri.

Je suis au centre d'une histoire que je ne comprends pas mais qui peut être clairement dangereuse pour moi. Le mieux était d'aller prendre un avocat.

Je suis arrivé en état de crise complète dans le cabinet d'avocat où travaille Y. J'explique ce qui se passe à son collègue. « Mais Monsieur Vidal, vous faites un travail dangereux ; les risques du métier ce n'est pas seulement dans les films. Il faut voir maintenant comment va évoluer la situation. Tenez moi au courant et un conseil : essayer de vous détendre ; vous me paraissez franchement pas bien ».

Lundi soir

Retour à la maison . J'hallucine : quelqu'un a cassé net la branche de mes lunettes de soleil que j'avais laissées sur la table. Alors comme ça, on entre chez moi comme dans un moulin. J'enlève le poulet du four et saute dans la voiture avec Y. Direction : la gendarmerie allemande. Au bout de la rue, une voiture arrive en trombe se coller derrière moi. Dedans, deux passagers s'agitent comme des fous puis le véhicule tourne brutalement à droite. Le gendarme allemand m'écoute avec perplexité mais n'a pas grand-chose à dire. (au moins j'ai maintenant un témoin pour cette soirée). Lorsque nous retournons à la maison : mauvaise surprise, quelqu'un a remis le poulet dans le four. Il est quasiment cramé. J'en mangerai quand même. Je vais ouvrir une bouteille de vin. Minuit : le téléphone sonne avec personne au bout du fil. Une heure du matin : on n'a toujours pas pu fermer l'oeil ; les casseroles s'écroulent avec fracas dans la cuisine du bas. Je commence à me demander comment faire pour dormir. Quel endroit peut nous protéger ? Un hôpital peut-être. Y. me murmure : « ça va se calmer maintenant ». Elle avait raison.

Mardi

J'ai donc expérimenté des méthodes policières pour me faire parler mais me faire parler de quoi ? Lorsque j'ai vu le proviseur, je lui ai parlé des lunettes cassées. Cela l'a fait sourire avec un peu de mépris. Mon départ est maintenant programmé : « envoyez-nous votre avocat si vous n'êtes pas content ».

Je finis mon année sous haute surveillance. Mme Stick (CES et ancienne thésarde) paraît ravie de ce qui se passe : « je trouve que c'est une très bonne idée, ce sondage ». Dès que je m'éloigne de quelques pas, elle passe la tête par la fenêtre. Ses horaires sont devenus complètement fantaisistes. Je présume qu'il doit y avoir des conciliabules avec le proviseur. L'autre CES n'est au courant de rien. La hiérarchie a clairement choisi la personne qui lui paraissait la plus adéquate pour me surveiller. Elle trouve là un supplément d'âme.

Ce matin, un élève m'a fait la remarque que le cahier de présence des cinquièmes avait changé. Oui la semaine dernière, il s'agissait d'un gros cahier usé. Il s'agit maintenant d'un nouveau cahier qui ne contient que quelques pages avec exactement les mêmes mots (nom de l'élève, heure, raison de sa venue au CDI) et les mêmes écritures. Un travail de faussaire absolument parfait. Les pages correspondant aux jours de sondage ont disparu. Je reste fasciné pendant un moment puis prends à part quelques élèves dans une salle de cours vide. Je leur demande d'attester s'ils ont remarqué une substitution de cahier ou non. Je garde précieusement leurs attestations.

Lorsque je quitte le CDI, deux voitures se collent derrière moi. L'une tourne à gauche au bout de cinq minutes, l'autre prend à droite un peu plus tard.

Mercredi

J'avais instauré un cahier des utilisateurs des ordinateurs. Disparu à son tour. Impossible à retrouver.

Le proviseur m'a reçu avec Mme Stick. « Mais qu'est ce que vous allez faire ? Porter plainte pour le vol d'une fiche ? Vous en êtes témoin mais Mme Stick n'a rien remarqué. Alors ? » finit le proviseur avec un air dubitatif. Il a ensuite abordé mon cas : « manifestement, vous n'êtes pas fait pour travailler avec les plus jeunes et je conseillerai que vous soyez affecté en lycée ». On aurait pu imaginer pire.

Événement au CDI : retour de l'ancien cahier de présence alors que je comptais faire remarquer sa substitution à l'intendante. Cette fois, le cahier ne repartira pas. Je vais le garder. Déjà : première chose : je mets à l'abri les cahiers correspondant aux classes qui étaient là pendant le sondage afin que personne ne puisse les reprendre dans mon dos.

Jean-Marc Lecot vient me rendre visite. Je le vois s'approcher des cahiers de présence. Il vérifie pendant un moment si tous les cahiers sont là tout en faisant semblant de parler d'autres choses. Je lui réponds sur le même ton dans un dialogue complètement surréaliste. J'hallucine. Par quel miracle est-il au courant de ce qui se passe ? Qu'est ce qu'il cherche ? Qui le lui a demandé ? Lorsque je prends la voiture pour repartir, un autre véhicule vient à mon niveau et la conductrice cherche mon sac (avec les documents du CDI) des yeux. Je le coince derrière moi. Je verrouille les portières de l'intérieur et démarre suivi par l'autre indiscreète. Sa voiture oblique dans une rue quelques dizaines de mètres plus loin.

Je suis allé à une cabine téléphonique pour reprendre contact avec le syndicat. Une mendiante s'est approché pendant que je numérotais, assez près pour voir où allait l'appel. Je lui ai promis de lui apporter cinquante francs dans l'après midi (mais il semble qu'entre temps elle se soit désintéressée de l'argent). L'ambiance a changé au SNES. On me vouvoie maintenant. De toutes manières, ils sont dans le coup même si cela ne leur plaît pas.

Jeudi

Le proviseur fait sans doute rechercher les auteurs des fiches. Il y a une grosse fébrilité dans l'air. Des élèves sont convoqués dans son bureau. On est en train de fouiller dans tout ce que j'ai fait ou tout ce que j'ai dit.

On me convoque, on me questionne, on m'insulte quasiment. Lorsque je regagne le CDI, je me sens anéanti.

Hier, j'avais fait semblant de partir avec les cahiers de présence mais en réalité je les avais planqués dans le lycée pour éviter de me les faire reprendre.

Je les prends pour de bon et pars à Strasbourg au laboratoire. Là, j'y serai tranquille. Une voiture me suit. Je décélère, elle décélère. J'accélère. Je monte jusqu'à la limite de mon moteur. L'autre véhicule ne me lâche pas, toujours à la même distance du mien.

Je me précipite dans le labo, complètement affolé. Je fais des photocopies des pages du cahier de présence donnant la liste des cinquièmes au CDI, jeudi dernier. Pour être sûr qu'elles soient à l'abri, j'envoie ces photocopies par la poste à divers destinataires. J'en donne à Rousselot qui est là et qui me promet de les garder chez lui. J'en garde un jeu pour moi et apporte les cahiers de présence au cabinet d'avocats de Y. Ça ne doit pas être bien compliqué de dévaliser un cabinet d'avocat mais nous verrons.

Je rentre avec Y. dans son appartement de la rue des veaux et je lui propose d'aller manger dans le resto d'à côté. Je m'attends à ce que quand nous arriverons, il y ait déjà Monsieur Grandes Oreilles mais je m'en fiche. Au contraire, je les avertis à voix haute que je peux tout faire exploser quand je le veux. Il y a un gros type, au bout de la salle, qui paraissait intéressé par tout ce qui se dit à ma table.

Vendredi

Il y a quelques petites filles au CDI qui se poussent du coude et me regardent en riant sous cape. Au bout d'un moment, elles cessent leur manège et se concentrent sur leur travail. Je marche dans une ambiance de fin du monde mais tout continue à se dérouler comme d'habitude. Aucun collègue ne paraît rien remarquer.

Nous commençons la remise des prix pour le concours sur le racisme. Le proviseur préside. Il s'inquiète surtout de savoir si les élèves ont parlé de ce concours à l'extérieur du lycée. Il y a ensuite la réalisation du travail multimédia fait les élèves volontaires de troisième. Il y a également le groupe des sixièmes puis celui de techno qui présentent leur travail. Ils sont tous très émus. Le proviseur conclut en s'adressant à moi : « vous faites du très bon travail, vous devriez le faire savoir ».

week-end

La semaine dernière, j'étais surtout touché par un mélange d'injustice, de bêtise et de tristesse. Cette semaine, je suis entré dans un sentiment d'effacement comme je n'en avais jamais ressenti. Une seule chose est claire : on ne me parle plus. Plus d'explication. Plus de mise au point.

Non loin de Bühl, se trouve un terrain d'équitation. Une course est prévue pour ce dimanche. J'y suis allé avec Y., la tête pleine de dégoût et d'inquiétude. Je ne suis pas de tout sûr qu'on puisse avoir une discussion dans la voiture sans être enregistré et j'ai décidé de ne pas aborder les événements de Baden Baden pendant le trajet. A l'arrivée, j'ai vu fugitivement un visage moustache qui m'était connu apparaître dans le reflet de la caisse mais je n'aurais pas pu dire où je l'ai déjà vu. Lorsque je me suis retourné la personne avait disparu. J'ai pensé au lieutenant qui était venu se plaindre de moi auprès du proviseur.

On s'est assis sur les gradins avec Y., vite rejoints par d'autres spectateurs. Je me suis rapidement aperçu que la voisine de gauche se tordait la tête pour écouter notre conversation. J'ai proposé à Y. de repartir. Entre temps une sorte de camionnette s'était garée à côté de ma voiture. J'ai fait mine de partir puis ai stoppé un peu plus loin sur le bord de la route. La camionnette est arrivée à mon niveau avec deux filles hilares à son bord. Je les ai bien regardé passer pour leur faire comprendre que la filature était finie. Je suis rentré lentement à la maison l'oeil rivé dans le rétroviseur. Toujours très loin, à la limite de la vision, se trouve une grosse voiture, apparemment bleu foncé.

Lundi

Le proviseur a envoyé M.Marz me chercher au CDI. Il paraît que ma présence est indispensable pour la restitution des manuels. J'ai vu défiler tous les élèves qui étaient au CDI le jour du sondage. Ce qui m'intéresse est de retrouver la fille qui a écrit la fiche bizarre. Jeudi dernier, j'ai regardé en détail dans le cahier de présence les écritures des élèves qui étaient au CDI le jour du sondage. Quelques écritures pourraient ressembler à celle de la fiche, une en particulier. Il s'agit d'une fille

que je ne connais pas et qui venait ce jour-là pour la première fois au CDI. Lorsqu'elle est venue au CDI, j'ai fait le forcing pour la prendre à part dans l'idée de lui faire écrire quelques mots mais il n'y a rien eu à faire. Sa mère l'attendait de toute urgence dans la voiture devant le lycée. Je me suis rabattu sur les manuels dans l'espoir de retrouver des mots griffonnés comme les élèves le font souvent. J'ai fini par trouver dans le livre d'allemand un exemplaire de son écriture clairement semblable à celui de la fiche volée dans mon bureau. Je connais maintenant son nom.

A midi, la prof de musique m'a parlé de la cérémonie pour la retraite du proviseur adjoint. Le proviseur Cano ne cessait de se tromper, de mélanger les phrases. C'était rigolo, paraît-il.

Apparemment il n'y a pas que moi qui soit mal à l'aise et bouleversé.

J'ai été reçu par le Directeur de l'enseignement, mis au courant par voie hiérarchique des événements autour du CDI. Il est resté d'une prudence extrême. Après tout, le proviseur, lui même et toute la hiérarchie sont complices de dissimulation de crime. Mon signalement n'a manifestement pas dépassé le bureau du général commandant la DB. « Monsieur Vidal, faites ce que vous voulez. Restez si vous vous sentez bien au lycée. Sinon vous pouvez demander votre mutation ».

En fin d'après-midi, ma collègue Elizabeth Barracran est passé dans mon bureau : « il faut que tu nous dises tout ce qui se passe, sinon on ne pourra pas t'aider ».

Le soir, j'ai écrit une lettre où je cherchais des explications au comportement des élèves. Peut-être les ai-je choqués en m'asseyant ailleurs que dans mon bureau, en essayant de mettre en place une pédagogie institutionnelle. Y. a lu la lettre : « tu vas sérieusement envoyer ça ? » m'a t-elle demandé. Après tout, il n'y a sans doute ni explications, ni excuses à chercher. Le mal vient de moi. Je génère le désordre parce que le désordre est en moi.

Mardi

Notre voisin de Bühl vient d'être appelé à de nouvelles obligations avec toute sa famille. C'était tout à fait imprévu. La maison qui jouxte la mienne est maintenant vide bien qu'ils n'aient pas déménagé. Je me pose une question : as-t-on le droit d'écouter les discussions d'une maison à partir d'une autre ? (Autre question qui aurait été intéressante : n'y a-t-il pas une façon plus simple d'écouter ce qui se dit dans une pièce?). Depuis dix jours que cette histoire a commencé, j'ai l'impression de fonctionner en circuit fermé. Le proviseur semble savoir à l'avance ce que je vais lui dire. J'ai aussi la quasi certitude qu'il n'y a pas un mot prononcé dans son bureau qui ne soit écouté par d'autres oreilles. Il me semble délivrer des messages sans prendre aucune initiative propre. Hier, il m'a fait venir dans son bureau. Lorsque je suis arrivé, cela a été pour me dire « non finalement je n'ai rien à vous dire ».

Il m'a à nouveau convoqué aujourd'hui. Je lui ai dit : « pensez bien qu'en laissant à disposition la fiche accusatrice j'ai pris des risques pour cette enfant. Je n'étais pas obligé de le faire ». Il a mis un moment son visage entre les deux mains comme quelqu'un qui cherche à s'abstraire d'une situation. Puis : « Monsieur Vidal, ce n'est pas la peine de faire venir votre avocat. Je ne le recevrai pas. Voilà ce que vous allez faire. Vous allez partir en vacances et l'an prochain vous reviendrez prendre votre service au lycée. Je demanderai à Catherine Schmott de venir vous seconder ». Je ne sais pas comment il faut prendre ça. C'est comme s'il n'y avait rien de grave, comme si rien ne s'était passé. Même chose avec les élèves. Le proviseur a fait rechercher l'origine des fiches et a fait venir dans son bureau l'élève de terminale qui demandait ma destitution. Il y a quatre mois, elle m'avait aidé à porter des livres au CDI et je lui avais dit : « merci, vous êtes charmante ». C'est cela apparemment qui l'avait rendu furieuse. Effectivement j'avais remarqué qu'elle entrait et sortait du CDI sans dire bonjour mais sans y attacher plus d'importance que ça.

Le proviseur a aussi retrouvé la petite de quatrième que m'avait accusé de tous les excès. Il s'agit de la fille aux cheveux blancs qui paraissait toujours de mauvaise humeur. Je ne sais ce qu'il lui a dit mais elle a changé de ton. Elle est à nouveau aimable et polie. On s'est donc beaucoup agité pendant la semaine pour retrouver les auteurs des fiches. Cela m'a conduit à suggérer au proviseur de rechercher les noms des filles de cinquième qui ont répondu au questionnaire afin de mettre la main sur celle qui m'intéresse le plus. « Vous n'y pensez pas, Monsieur Vidal, elles sont beaucoup trop nombreuses » m'a t-il dit.

Mercredi

Le proviseur m'a appelé ce matin : « Monsieur Vidal, Monsieur le Directeur a réfléchi. Il pense qu'il vaut mieux que vous partiez. Si vous demandez un remplacement sur un poste du supérieur, nous ne donnerons pas d'avis négatif ». Après tout, si j'arrive à trouver quelque-chose, ça me laisse un an pour me retourner. Au repas du soir, je l'ai dit à Y. : d'accord, je marche, je ne fais pas de scandale. De toutes manières avec l'histoire du sondage et la lettre que j'ai écrite et qui est dans mon dossier, je ne suis pas vraiment en position de force.

Jeudi

Je n'ai pas eu à donner mon accord au proviseur. Ce matin, il connaissait déjà la réponse sans que je n'ouvre la bouche. Quand je discute avec Y. à la maison, je mesure soigneusement chaque phrase que je prononce.

Il me reste à boucler l'année au CDI. La première chose à faire est de m'occuper de la photocopieuse. Depuis plusieurs mois, je collecte l'argent que les enfants mettent dans la machine. Tout le monde pense que cet argent est dans le tiroir du haut du bureau mais en réalité je cache les gros billets au milieu d'une pile de dossiers. Surprise : l'argent a disparu. Je vérifie. Je fouille partout. Non l'argent n'est plus là. Il me reste néanmoins une solution de sauvegarde pour ne pas en être de ma poche : mon prédécesseur jugeait que c'était une bonne pédagogie de faire payer des amendes aux élèves. Je dispose ainsi d'une caisse noire où il y a assez d'argent pour payer la location de la photocopieuse.

Je suis allé à la payerie générale et ai réglé la somme due. La chose a du étonner la hiérarchie car Mme Stick a déboulé dans mon bureau pour chercher frénétiquement si la caisse noire était vide ou pleine.

Moi qui m'imaginais que personne n'aurait fourré son nez dans mes affaires ! Un bureau de fonction, en plus propriété de mon employeur : qu'est ce qui empêche de visiter les tiroirs pour se faire une idée plus précise de mon activité ?

En fin d'après-midi, je suis retourné à Strasbourg et me suis assis à la terrasse du café à côté de la rue des veaux où Y. loue son appartement. Ici, je suis tranquille. Plus de coups bas, plus de surveillance, plus de mensonge éhonté. J'ai quitté l'univers des fous. Qu'ils gardent leurs misérables secrets... Pour ma part, j'ai fait le signalement que j'avais à faire. Le reste ne me concerne plus, au moins tant que je ne suis pas convoqué à la gendarmerie pour une déposition. Il reste toutefois une possibilité : c'est que j'ai eu un comportement honteux, déviant ou monstrueux et que j'ai tout oublié. Il ne peut pas y avoir de fumée sans feu. Il me faut réfléchir.

Jeudi soir

Les collègues du SNES ont organisé une petite soirée pour finir l'année. Cela se passe dans les jardins, au dessus de la ville dans les collines. Ils sont un petit peu étonnés de mon départ mais pas tant que ça, finalement. Beaucoup de collègues ont eu leur mutation à droite et à gauche, à commencer par le cher Lecot « vraiment tout surpris d'avoir pu obtenir un poste dans sa ville de prédilection ». (il ne faut pas être surpris, cher Jean-Marc, moi-même je n'aurais pas dû être nommé à ce lycée puisqu'il y avait des demandes plus prioritaires selon les critères d'affectation). Je scrute les visages autour de moi. Qui est au courant ? Apparemment presque rien n'a filtré. Il n'y a que le mari de Barracran qui me regarde avec un air à la fois furieux et soupçonneux.

Été 97 - juillet

Y. travaille en juillet. Nous partons en août. Tout se déroule comme d'habitude, comme si rien ne s'était passé. Toujours pas de nouvelles d'une quelconque enquête. Il paraît de toutes manières que la spécialité de la DPSD consiste à rouler dans la farine les services de gendarmerie. Il doit forcément se passer quelque-chose : le milieu militaire fonctionne en circuit fermé. Les enfants parlent. Les parents parlent. Les affaires de mœurs passionnent. On peut raconter n'importe quoi et c'est moi qui suis au milieu de l'histoire.

Quand je dis que tout se déroule comme d'habitude, ce n'est pas tout à fait exact. Je vis dans un univers qui plus *peuplé* qu'avant : où que j'aille, il me semble qu'il y a plus de gens qu'il y a un mois. Je fais des petits tests pour vérifier. Hier par exemple, j'étais à un arrêt d'une rame de tramway et je me demandais si quelqu'un dans le groupe de clients était chargé de me suivre. Au moment où le tramway est passé, je suis resté sur le quai et du coup deux clients ont décidé de ne pas monter (il n'y a qu'une ligne). J'ai reconnu l'un d'eux : c'était le moustachu qui la semaine dernière s'était mis à la queue derrière moi lorsque je suis entré chez le marchand de journaux. En voiture, je passe mon temps à surveiller le rétroviseur. J'ai pris l'habitude de repérer, non pas la voiture de derrière ni celle qui suit mais celle qui se trouve en troisième ou quatrième position. Je cherchais l'autre jour le bac sur le Rhin et ai obliqué à droite. Les voitures qui me suivaient sont passées mais je me suis trompé puis suis revenu en arrière. Je suis tombé nez à nez avec le quatrième véhicule habituel. Où du moins il lui ressemblait fort : je note maintenant les plaques d'immatriculation pour avoir le cœur net.

Anne, ma sœur, est venue passer quelques jours de tourisme en Alsace. On était invité chez un copain de labo. J'ai pris la route vers son village sans dire où on allait. Personne derrière. A la principale intersection, j'ai fait l'hypothèse qu'on devait attendre de me voir passer sur un des tronçons de route. Effectivement une voiture stationnait sur le bord de la route, un peu plus loin. Je suis passé en trombe, ai augmenté la vitesse à la limite de sécurité à l'étonnement d'Anne. Quand je suis arrivé chez le copain, j'étais bien sûr d'avoir semé mes poursuivants. Pour une fois, j'ai pu décompresser, puis en plus, c'est rigolo d'emmerder les emmerdeurs. J'ai le souvenir que, sans doute à la fin de la fête, j'ai fait l'hypothèse que quelqu'un serait assis dans une voiture pas loin de l'appartement. J'ai remonté la file des voitures en stationnement et, effectivement, il y avait quelqu'un assis dans une voiture dans cette rue déserte, à cette heure pâle de la nuit.

Été 97 - Août

Je tiens Y. à part de toute cette histoire. Elle en sait suffisamment de toutes manières pour pouvoir témoigner s'il m'arrivait quelque-chose. Pour ma part, dans quel état d'esprit suis-je ? Il n'y a qu'un seul mot qui convient : effarement incessant depuis que Lecot est venu fouiller dans les cahiers de présence, et surtout depuis que j'ai vu, de mes yeux vu, le faux cahier des cinquièmes. Si on peut faire des faux aussi facilement, à quel manuscrit vais-je maintenant faire confiance ?

Nous avons pris nos vacances au village de C., à côté de Béziers. Mon père a refait l'étage à neuf et, en réalité, c'est une sorte de cadeau qu'il me fait. Nous avons vécu trois semaines plutôt heureuses, par contre-coup sans doute de la tension extrême de ces derniers mois. Claude B. et sa femme sont venus nous rejoindre quelque temps.

A aucun moment, je n'ai rejeté l'hypothèse que nos discussions soient écoutées. Je n'ai pas abordé une seule fois les événements de Baden Baden. Je ne dirai rien tant que je n'aurai pas compris clairement ce qui se passe.

J'ai continué à surveiller mon entourage, les gens, les voitures. Mais rien, rien de bizarre, rien d'anormal.